

La colonne de feu

A Yankélé de Migdal Haémek

A Charles d'Uzerche

A Nehama de Nahalal

Lorsque Nehama, notre kinésithérapeute, entre dans mon bureau, je lis sur son visage de Joconde de l'inquiétude, presque de la peur ; ses yeux pleins de rêve reflètent un souci profond. « J'ai besoin de vous, docteur. Je voudrais qu'on voie un malade ensemble à Migdal Haémek. Sa maladie m'est incompréhensible. »

En route pour la bourgade, distante de quinze kilomètres de notre hôpital d'Afula, elle m'expose le cas. « Il s'appelle Yankélé. Un homme d'une cinquantaine d'années, célibataire, arrivé clandestinement de France en mai 1945. A fait quatre guerres. Toujours volontaire pour les actions les plus dangereuses. Plusieurs citations, pas de blessures. On ne lui connaît ni famille ni vrais amis. Un solitaire. Un taciturne.

« Il y a trois semaines, il est parti à Jérusalem pour une excursion organisée par le comité d'entreprise. Pendant la visite de *Yad vaShem*¹, il s'est effondré brusquement, terrassé par une hémiplegie gauche. Voilà huit jours qu'il est rentré de l'hôpital Hadassa², avec une prescription de kinésithérapie. Je l'ai vu à deux reprises : il est couché, amorphe, les membres supérieur et inférieur gauches flasques. Il dit ne pas pouvoir marcher du tout. Aucune volonté de collaboration. Il passe son temps à fixer la flamme d'une bougie qui brûle toute la journée à côté de son lit. Pourtant, objectivement, à mon avis il n'y a aucune raison pour qu'il ne puisse pas se lever et même marcher. »

Nous montons l'escalier de l'H.L.M. Sur chaque palier des portes s'ouvrent pour se refermer aussitôt, juste le temps d'apercevoir le visage d'une femme ou d'un enfant. De ci de là, on entend : « C'est pour Yankélé-l'ermite. » Nehama frappe à la

¹ L'institution de *Yad Vashem* (« Mémorial et Nom ») a été créée en 1953 par l'État d'Israël à la mémoire des victimes de l'Holocauste.

² Grand centre hospitalier situé à Jérusalem.

porte. L'invitation à entrer tarde à venir et, vaguement inquiet, je pousse le battant sans l'attendre.

L'appartement est meublé très simplement. Ce qui attire d'abord l'attention, c'est un pan de mur entièrement garni de rayonnages pleins de livres. Je ne peux m'empêcher de jeter un coup d'œil ; tous ont trait à la Deuxième Guerre mondiale, à la Résistance en France et aux guerres d'Israël. Beaucoup d'entre eux sont en français. Mais la plus grande surprise vient de deux portraits accrochés face à la bibliothèque, dans des cadres en bois doré, luxueux, tranchant de façon frappante avec l'ameublement très modeste de la pièce. A gauche, Charles de Gaulle, à droite David Ben Gourion.

Nehama me précède dans la chambre du malade. L'homme est couché et somnole. Une barbe de plusieurs jours accuse sur son visage la tristesse et la souffrance. Plus que par le malade, mon regard est capté par une bougie allumée, plantée dans un bougeoir plat en céramique, installé sur un coin de chaise près du lit du patient. Impression étrange que de voir, en plein jour, la flamme de la bougie danser au gré de la bise chaude de la vallée de Jezréel entrant par la fenêtre ouverte. A côté du bougeoir, est posé en équilibre instable le plateau du déjeuner fourni par le service social de la ville. Pratiquement intact.

– Yankélé, réveille-toi, c'est le médecin de l'hôpital. Il vient pour t'examiner, lui lance Nehama.

A regarder l'homme plus attentivement, un sentiment de malaise m'envahit. Il me rappelle quelqu'un. Où ? Quand ? Impossible à dire. Quand il soulève finalement ses paupières, avec un effort visible, je découvre de grands yeux, noirs de charbon. Des yeux qu'alors je reconnais – je ne les oublierai jamais de ma vie. Une étincelle jaillit tout à coup dans le regard, qui s'illumine, me reconnaissant moi aussi.

Nous restons ainsi un long moment à nous jauger. Les yeux du malade s'emplissent de larmes qui coulent sur son visage, s'accrochant aux poils roux et blancs de sa barbe. Mon regard à moi se trouble de plus en plus, jusqu'à ce qu'une puissante lame de fond ressuscite des images, des souvenirs vieux de trente-cinq ans. Un silence absolu s'instaure dans cette chambre, dans cette bourgade israélienne. Deux hommes ont replongé dans un passé de souffrance et de mort, lointain mais bien vivace. Aucun de nous deux n'ose le moindre mouvement. Est-ce de crainte de rompre l'envoûtement qui nous écrase ?

Un geste inopiné – mais l'est-il vraiment ? – de Nehama me ramène vers la réalité présente et je m'approche du lit du malade. Mû par une force irrésistible, d'un mouvement saccadé d'automate, je lève la main. La voix sourde et impérative de mon double jette :

– Jacques, lève-toi ! Lève-toi tout de suite ! Sinon, tu vas recevoir une gifle, une *deuxième* gifle. Tu m'entends ? Debout ! Immédiatement. »

Des paroles indignes d'un médecin, mais je ne contrôle plus ni mes pensées ni mes actes. Tout vient d'instinct, du fond de mes tripes. La seule chose qui me gêne – ou peut-être m'encourage – est le regard horrifié de Nehama, qui me fixe désespérément. C'est peut-être elle le catalyseur de la lutte formidable, inégale, engagée entre cet homme couché, affaibli, sans défense et moi debout, l'écrasant de ma force d'homme bien portant, l'accablant sous mon autorité médicale.

Comme dans un film au ralenti, péniblement, ses yeux rivés aux miens, Jacques-Yankélé se redresse dans son lit. Il prend appui sur sa main droite, la valide, se soulève petit à petit et finit par s'asseoir. Nos regards ne se quittent toujours pas. Mes larmes sont à présent aussi abondantes que les siennes. Je me saisis d'une chaise et lui en présente le dossier ; je pose un pied sur le barreau. Je vois qu'il comprend ce que je lui demande. Nous commençons à sourire tous les deux. Je sens la victoire à portée de la main. Mes yeux n'intiment plus d'ordre, ils encouragent simplement. Jacques attrape à *deux* mains le dossier de la chaise et essaie de se mettre debout. A présent, il lutte seul. C'est dur. Ses jambes tremblent. Tout son corps tremble, mais à la troisième tentative, il est debout. Nous sommes face à face avec la chaise entre nous deux. D'un geste brusque, je jette la chaise de côté et Jacques fait deux petits pas vers moi ! Nous tombons dans les bras l'un de l'autre. La tension terrible s'apaise d'un seul coup et plus rien ne retient nos sanglots.

Nous sommes assis sur le bord du lit, l'un à côté de l'autre, épaule contre épaule. Jacques s'est agrippé à ma main, tel un naufragé, comme pour s'assurer que je ne m'en irais pas. Nehama est assise sur un tabouret en face de nous. C'est la seule à ne pas pleurer, bien qu'avec sa sensibilité extraordinaire, elle ait participé, sans en saisir peut-être le sens exact, à notre confrontation et à notre victoire mutuelle. Son regard ému, plein d'intelligence et d'interrogation muette, se fixe tantôt sur mon

compagnon, tantôt sur moi, quêtant, exigeant une explication...Je la lui donnerai plus tard, pendant le retour à l'hôpital³.

L'homme malade, ce n'est pas Yankélé, mais Jacques, le Jacquot dont j'ai fait connaissance il y a trente-cinq ans, au temps de Nuit et Brouillard, à Buchenwald. J'étais infirmier dans ce lieu maudit, et lui n'avait que quinze ans quand on me l'avait amené : un pauvre gosse, d'une maigreur cadavérique, dans un état semi-comateux couvert de plaies et de phlegmons. J'entends encore la voix d'un des brancardiers, un Parigot : « Tu n'as pas une clope à nous filer, Louis ? On t'amène un musulman⁴. C'est la première fois que je transbahute un môme dans cet état-là. Un vrai poids plume. Il est foutu. *C'était un bon petit gars.* »

Le visage aux pommettes saillantes, aux lèvres exsangues, desséchées, avec quelques bulles de mousse rosée dans un coin, un petit nez, en lame de couteau, pincé, et deux orbites creuses, profondes, cernées de gris avec, au fond, des yeux presque incolores, il était d'une maigreur atroce, et tout couvert de plaies et de phlegmons, certains encore rouges, étalés, durs, d'autres déjà suintant un pus verdâtre, gluant, nauséabond. Les cuisses étaient serrées l'une contre l'autre ; de ses deux mains, paumes ouvertes et jointes, il cachait pudiquement son sexe.

Dans son délire, Jacques ne cessait de parler de bouteillon de lait, d'une grande colonne de feu. Je l'ai couché sur le grabat, à côté de Charles, un jeune chauffeur d'Uzerche, dont l'état était équivalent. Son délire à lui était peuplé de sa Miette chérie, de son camion, et du parachutage d'armes sur le Plateau de Mille Vaches.

Comme j'étais démuné de tout pour soigner ces deux-là, j'ai volé ! Le risque était énorme. Comment ai-je osé ? Pourquoi justement pour ces deux-là ? Jusqu'à aujourd'hui je n'ai pas de réponse à cela. En tout cas, en fin de journée, j'ai dirigé mes pas vers le petit cagibi jouxtant la salle d'opération où Wilhelm, le sous-officier SS, cachait les médicaments qu'il destinait au marché noir. Là, à sa barbe, dans le placard du bas, à gauche de l'entrée, j'ai puisé dans un carton rouge de couleur délavée deux pleines poignées de comprimés de sulfamides.

Au bout de trois jours de traitement, Charles allait mieux ; l'état de Jacques, au contraire, empirait. J'en ai eu l'explication quand, sous sa paillasse, j'ai retrouvé

³ Dans des versions précédentes de ce récit, il y avait des passages d'un ton très personnel, que l'auteur n'a pas retenus dans cette version, qu'il considérait peut-être comme définitive. Ce parti pris reflète la répugnance qu'il avait à témoigner directement de sa propre expérience. Ces passages seront mis en ligne ultérieurement, comme documents sur la manière dont il avait vécu sa déportation à Buchenwald. (note de Colette-Rebecca Estin)

⁴ Dans les camps, l'expression désigne les déportés parvenus au dernier degré de l'épuisement. Louis est le prénom qui figurait sur les faux papiers dont Abraham Estin était porteur lors de son arrestation.

tous les comprimés. Il n'en avait pris aucun. Sans doute, comme tous les « musulmans », il n'avait plus la force de lutter, il voulait tout simplement mourir plus vite. Il se laissait glisser.

Qu'il ne veuille pas prendre les comprimés, qu'il ait décidé de mourir, c'était son affaire, mais il n'avait aucun droit de transgresser les lois fondamentales de notre univers concentrationnaire et de condamner à mort quelqu'un d'autre en le privant des médicaments qui auraient pu le sauver. J'avais risqué ma vie pour me les procurer, et j'étais incapable d'une réaction autre que violente. D'une main, j'ai saisi les lambeaux de tissu qui lui servaient de chemise pour l'asseoir, et de l'autre, je lui ai donné une gifle, une seule, mais sèche, humiliante, accompagnée d'une injure horrible : « Fumier ! »

A partir de ce moment-là, j'ai surveillé moi-même chaque prise de médicaments. Il s'en est sorti très très lentement. Et puis, le 11 avril 1945, le jour de la libération du camp, tenant encore à peine sur ses jambes, il a disparu. Personne n'a jamais su ce qu'il était devenu.

– Ainsi donc, mon Jacquot, tu étais juif...

– Mais toi aussi, Louis, tu...

– Et tu n'étais pas garçon laitier...

– Si. J'étais garçon laitier à Clermont-Ferrand. Tout ce que vous saviez sur moi était vrai. Je transportais vraiment des armes dans mes bidons pendant mes tournées quand j'en recevais l'ordre de mon chef. Les gestapistes ont trouvé une mitraillette démontée quand ils ont fouillé dans mon triporteur. Seulement, ils n'ont jamais su que je m'appelais Yaacov Goldman et pas Jacques Colombier. C'est pour ça que j'ai eu droit à Buchenwald au lieu d'Auschwitz.

« Et il y a tout de même des choses que vous ne saviez pas... J'avais douze ans quand mon père a été pris, et à partir de là, nous nous cachions avec ma mère dans une petite maison à la campagne. Quelqu'un nous a dénoncés. Les miliciens de Darnan sont venus nous chercher là. Au milieu de la nuit, ils se sont mis à cogner à la porte avec leurs godillots. Ma mère a bondi, elle m'a littéralement arraché du lit pour me jeter par la fenêtre – qu'elle avait réussi à ouvrir sans même me lâcher. “Cours ! Cours vite en ville ! La campagne est trop dangereuse. Cours mon enfant !

Ne fais confiance à personne. Jamais, *kindyniou*⁵ !” Voilà les derniers mots que j’ai entendus d’elle.

« C’est seulement quand j’ai été à bout de souffle que je me suis arrêté pour me retourner. A la place de notre maison, il y avait un grand brasier. Une colonne de feu montait tout droit dans le ciel. Les miliciens avaient incendié notre petite bicoque en bois avant de partir en emmenant ma mère...

– C’était donc ça la colonne de feu de ton délire, au camp.

– Peut-être... Sans doute... Je n’en sais rien. Mais là où tu te trompes, mon Louis, c’est quand tu penses que je n’avais pas pris les comprimés parce que je voulais mourir. Tout au contraire. C’était parce que je voulais vivre. Vivre pour continuer le combat. Depuis que dans la nuit blême, pieds nus dans la neige, j’avais vu le feu emporter ma mère, je n’avais plus confiance en rien ni en personne. Les comprimés que tu avais volés pour moi ne pouvaient être que du poison.

– Yankélé, il va être temps pour nous de partir. Je viendrai te prendre vendredi après-midi. Tu passeras le shabbat chez moi au kibboutz. Mais au fait, comment est-ce que tu vis à Migdal Haémek ?

– Pour moi, il n’y a rien de changé depuis Clermont-Ferrand : je suis chauffeur-livreur à la *Tenovah*⁶, et quand j’en reçois l’ordre, je prends ma mitraillette pour aller défendre ma terre.

Je suis sur le point de me lever pour partir quand je m’entends demander, d’une voix à peine perceptible :

– Yankélé, qu’est-ce qui s’est passé à *Yad VaShem* ? C’est au musée, n’est-ce pas ? Les photos du camp...

Yankélé fait lentement de la tête plusieurs signes de dénégation. Son regard, voilé d’une tristesse infinie, fixe la flamme vacillante de la bougie. L’index tremblant, pointé sur elle, il reprend d’une voix pleine de mystère :

⁵ « Petit enfant » en yiddish.

⁶ Coopérative laitière.

– Non, c'était dans la crypte, dans la pénombre. Dans les langues de feu de la flamme du souvenir, j'ai vu la silhouette de ma mère. Toute droite, toute souriante, elle me tenait dans ses bras. C'était bien moi, mais à l'époque où j'étais tout petit, encore à l'âge où je ne savais pas marcher... Tout comme à présent...